

Du mythe originel au concept philosophique

Comment la philosophie peut-elle transformer un mythe en un concept à valeur heuristique indépendant des sociétés archaïques auxquelles il est initialement associé ?

> PAR ÉTIENNE TASSIN, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE POLITIQUE À L'UNIVERSITÉ DE PARIS-VII-DIDEROT

Pour Mircea Eliade, « l'homme archaïque ne connaît pas d'acte qui n'ait été posé et vécu antérieurement par un autre, un autre qui n'était pas un homme. Ce qu'il a fait a déjà été fait. Sa vie est la répétition ininterrompue de gestes inaugurés par d'autres ». La réalité est de l'ordre de la répétition : les rituels humains répètent les actes posés *ab origine* par des dieux, des héros, des ancêtres ; et toute création répète l'acte cosmogonique par excellence : la création du monde. Par la répétition, le temps devient humain, dans le même temps qu'est, paradoxalement, refusé l'écoulement du temps, qui entraîne toute chose vers la mort et confère son historicité aux sociétés humaines.

Le mythe archaïque de la répétition éternelle a trouvé son expression la plus aboutie dans la pensée hindoue sous la forme d'une destruction et d'une recréation périodiques de l'univers (palingénésie), qui s'accompagnera de l'idée d'une transmigration des êtres (métempsychose). Ni le brahmanisme ni le bouddhisme ne conçoivent cette transmigration des êtres comme celle d'une conscience individuelle qui se réincarnerait dans un autre corps. Ce qui se transmet et renaît, c'est la vie et non une vie individuelle. Aussi n'existe-t-il pas de « je » qui recueillerait aujourd'hui la rétribution de ce qu'il fit dans une vie antérieure ou qui devrait guider sa conduite sur les bénéfices qu'il pourrait en attendre dans une vie future. L'éternel retour de la vie est impersonnel. Sous ces deux aspects (palingénésie et

métempsychose), le mythe se retrouve transposé dans la pensée grecque présocratique. La tradition orphique repose sur la palingénésie (la renaissance du vivant y est aussi celle des âmes), tandis que le pythagorisme primitif fait de l'éternel retour un dogme de la doctrine de la reprise périodique par tous les êtres de leur existence antérieure. On trouve un écho du principe physique de l'alternance de la génération et de la destruction chez Anaximandre, Empédocle ou Héraclite.

Mais la thématique de l'éternel retour se rencontrera aussi dans la philosophie classique : chez Platon, sous la double forme de la révolution des temps historiques et de la réminiscence ; et, surtout, dans le stoïcisme, où elle répond au problème philosophique du temps. Ces deux reprises, parmi d'autres, transforment progressivement le mythe originel de l'éternel retour en un concept philosophique mobilisé sur trois registres : physique et cosmologique ; ontologique ; éthique. L'idée d'une palingénésie connaîtra quelques développements dans la philosophie moderne. Le naturaliste Charles Bonnet (*La Palingénésie philosophique*, 1769) et, plus encore, Pierre-Simon Ballanche s'en inspirent explicitement. Dans ses *Essais de palingénésie sociale* (1820), ce dernier retrace l'histoire de l'humanité selon une succession de destructions et de régénérations. Il faudra cependant attendre Friedrich Nietzsche, dont la pensée transforme la tradition mythique avec

l'apport du stoïcisme, pour que l'éternel retour se voie reconnaître une authentique carrière philosophique.

Du mythe à la philosophie. L'idée d'un éternel retour est contre-intuitive. Car nous expérimentons le temps comme quelque chose qui commence, qui passe – ou trop vite ou trop lentement –, mais qui jamais ne « retourne ». Le temps est irréversible et son écoulement différencie les moments, les âges, les époques. Or, le thème de l'éternel retour oppose à la différenciation infinie la répétition infinie ; contre l'irréversibilité différentielle du temps subi, il convoque la réversibilité répétitive d'une identité affirmée.

Importe ici le décalage entre ce qu'on éprouve et ce qu'on en fait, entre la passion et l'action. Doit-on se résoudre à la fuite du temps éprouvée ou doit-on

la ressaisir par une compréhension intellectuelle qui en inverse le sens ? Dans cette seconde perspective, la notion d'éternel retour peut être conçue moins comme une théorie cosmologique du monde que comme une conception ontologique du temps et une détermination éthique de l'action. C'est ce que le stoïcisme a mis en avant, reprenant l'argument cosmologique au bénéfice d'une pensée de l'être du temps et du rapport que nous pouvons entretenir avec lui.

Les premiers stoïciens (Zénon, Cléanthe, Chrysippe) ont appliqué au monde l'idée astrologique d'une révolution périodique des astres sous la forme d'une succession de conflagrations destructrices suivies de remises en ordre



▲ **L'École d'Athènes, par Raphaël, 1509-1510.** Appuyé sur une pierre, Héraclite d'Éphèse (VI^e siècle av. J.-C.) ; à gauche le groupe des stoïciens ; Aristote et Platon, debout, sur les marches, au centre de la fresque. Vatican, fresque de la chambre de la signature.

du monde : palingénésie (nouvelle naissance) et apocatastase (restauration de l'ordre antérieur) régénèrent le monde et reproduisent l'ancien régime à l'identique tout comme les astres répètent la même course à chaque révolution. À la différence des pythagoriciens, les stoïciens ne défendent cependant pas *stricto sensu* l'idée d'un temps cyclique, qui, sans commencement ni fin comme le cercle, se parcourrait toujours identiquement. Le temps stoïcien est périodique, et non cyclique. Chaque période a son commencement et sa fin : il en résulte que ce qui se répète selon la restauration de l'ordre ancien n'est pas absolument identique (puisque c'est une nouvelle période) ni vraiment différent (puisque c'est une restauration et une nouvelle naissance de ce qui était). Sans le formuler explicitement, Chrysippe ouvre la voie à l'idée

– que, selon Gilles Deleuze, on retrouvera chez Søren Kierkegaard, Nietzsche ou Charles Péguy – selon laquelle toute répétition est une « reprise » créatrice d'une singularité unique. Aussi faut-il, à partir du courant stoïcien, penser l'éternel retour dans la perspective d'une répétition chaque fois singulière opposée à la généralité de la loi, que ce soit la loi des séries, la loi de la nature ou la loi morale. Contre l'éternité immuable et le retour du même, « éternel retour » signifie naissance à la seconde puissance, dans l'instant, d'un être unique. Un étrange paradoxe qu'il faut comprendre si l'on veut saisir le sens philosophique de cette notion. Et c'est d'abord une question de temps.

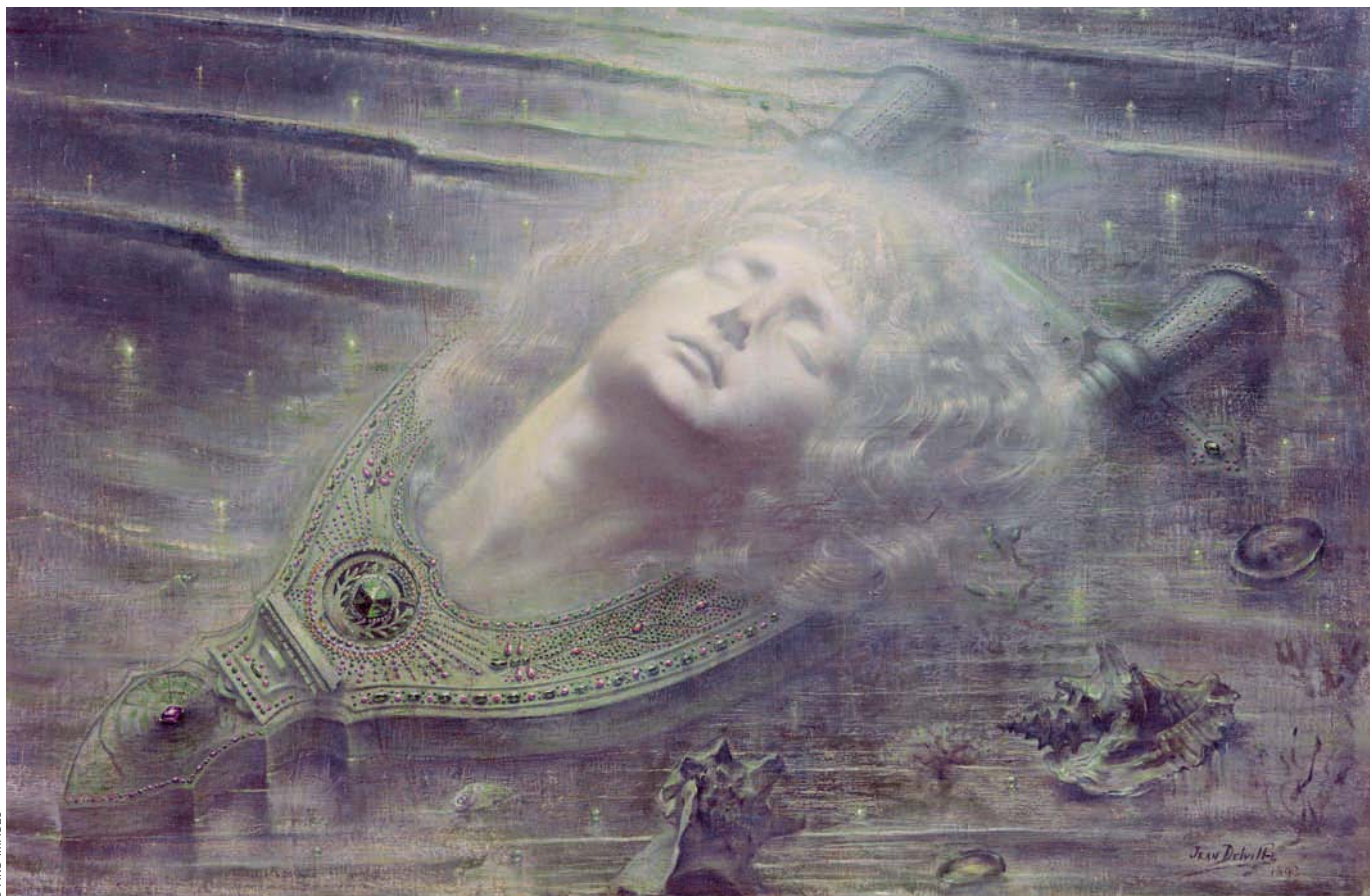
La doctrine stoïcienne. Le temps se dit au moins en deux sens : il y a un temps qui se subdivise indéfiniment en passé et en futur et que Marc Aurèle appelle *l'aiôn*, ce qu'on traduit par « éternité ». L'éternité du temps est tout aussi incorporelle que l'instant lui-même, toujours divisible en passé et en futur. Et il y a le temps présent, *le chronos*, qui est lui-même double : le présent de chaque période, de

son commencement à sa fin, qui donne corps à l'éternité ; et le présent qui accompagne nos actes et dure avec eux, ce présent qu'on saisit dans les sensations. Il appartient alors à la conduite humaine – telle est la dimension éthique de cette conception physique du temps – d'accomplir en chaque instant de l'existence la totalité du temps en ses deux dimensions de passé et d'avenir, de vivre chaque instant comme s'il rassemblait la totalité d'une vie. La pensée stoïcienne propose deux

**UNE RÉPÉTITION
CHAQUE FOIS
SINGULIÈRE**

lectures du temps, aussi nécessaires qu'exclusives. Selon *le chronos*, le présent est limité mais infini parce que, périodiquement, se reproduit l'éternel retour du même en une ligne circulaire. Selon *l'aiôn*, seuls le passé et le futur subsistent, subdivisant le présent à l'infini, selon une ligne qu'on peut dire droite et qui donc ne revient jamais sur elle-même. Deleuze suggère que l'instant infiniment divisible de *l'aiôn* dessine un présent insaisissable, sans épaisseur, « présent de l'acteur, du danseur ou du mime » (*Logique du sens*, 1969) qui double en surface le profond présent du *chronos*, et en est comme la contre-effectuation. Cette doubleur du temps a une signification ●●●

●●● Une philosophie expérimentale qui procède de l'acquiescement au monde tel qu'il est



© AKG-IMAGES

16 LE MYTHE DE L'ÉTERNEL RETOUR • TDC N° 995

éthique décisive pour comprendre le sens de l'éternel retour. L'éthique stoïcienne invite à vouloir l'événement comme tel, à vouloir ce qui arrive comme cela arrive. Sur le premier plan (*chronos*), cela signifie vouloir ce que le présent périodique fait arriver, de sorte d'être en cohérence avec ce qu'il advient du monde selon ses causes physiques. Sur le second plan (*aiôn*), il s'agit de se faire la « quasi-cause » de ce qui arrive, de se faire soi-même l'opérateur de l'événement, comme le note Gilles Deleuze dans *Logique du sens* : « La quasi-cause opère de manière à doubler cette causalité physique, elle incarne l'événement dans le présent le plus limité qui soit, le plus précis, le plus instantané, pur instant saisi au point où il se subdivise en futur et en passé, et non plus présent du monde qui ramasserait en soi le passé et le futur. » Telle est l'attitude de l'acteur, du danseur, du mime : il repré-

**RIEN NE
SE CRÉE,
TOUT DEVIENT**

sente l'événement, le sélectionne, et en exprime le passé et le futur illimités. C'est pourquoi l'enjeu éthique est de devenir digne de ce qui nous arrive. D'une part, incarner l'événement, lui donner corps ici et maintenant tel qu'il devait se produire selon l'ordre des causalités périodiques (*chronos*) ; d'autre part, en exprimer le sens dans l'éternelle et infinie subdivision du passé et du futur (*aiôn*).

Nietzsche et l'éternel retour. On ne saurait comprendre le sort que Nietzsche réserve à l'éternel retour dans sa philosophie sans cet arrière-fond stoïcien. Il s'agit de réarticuler les trois ordres que les stoïciens avaient distingués : cosmologique, ontologique et éthique, à partir de la volonté de puissance, c'est-à-dire d'une volonté qui veut puissamment ce qui arrive au lieu de le craindre et de le fuir ou d'y souscrire par résignation. L'éternel retour n'est pas le retour de l'identique, c'est au contraire

la répétition d'une différence, la production réitérée de singularités comme effet d'une volonté voulant ce qui arrive depuis la puissance créatrice qui est sienne, voulant dans ce qui arrive que s'exprime à nouveau un sens encore inédit et pourtant éternel. Nietzsche s'efforce de justifier physiquement le sens de l'éternel retour : une force universelle finie se déployant dans une durée infinie implique que « toutes les évolutions possibles doivent déjà s'être produites. En conséquence de quoi le développement présent doit être la répétition de ce qui a déjà eu lieu un nombre incalculable de fois » (*Fragments posthumes*, 1881). Cet argument physique, qui implique lui-même une cosmologie, est une réponse au problème de la création : rien ne se crée, tout devient. Mais il ne constitue pas la raison d'être la plus importante d'une philosophie de l'éternel retour. Celle-ci s'appuie sur une ontologie du devenir. L'être qui n'a pas commencé ni



© ARCHIVO GBB/LEEMAGE

▲ **Friedrich Nietzsche (1844-1900).** Le philosophe a théorisé la notion d'éternel retour de manière décisive, transformant le mythe en concept.

▼ **Orphée, de Jean Delville, 1893.**

La tradition orphique repose sur la palingénésie comme l'expliquent Platon (*Phédon*) et Virgile (*Les Géorgiques*). Huile sur toile, 79 x 99 cm. Belgique, collection privée.

n'aura de fin est devenir. Ce qui arrive, l'événement qui advient, devient : c'est le devenir de quelque chose (passé) qui est aussi un devenir de quelque chose d'autre (futur). L'instant n'est présent qu'en étant un présent qui passe, le passage du présent comprenant en lui le passé qu'il devient en passant et le futur qu'il devient en faisant advenir ce qui n'est pas encore passé. L'instant est à la fois une subdivision infinie en passé et futur (*aiôn*) et une synthèse du passé et du futur (*chronos*). C'est pourquoi on peut dire que l'éternel retour est une réponse au problème du passage (de l'être et du temps) et que l'expression signifie non pas le retour du même, de ce qui est ou fut, mais le revenir du devenir : « L'iden-

tité dans l'éternel retour ne désigne pas la nature de ce qui revient mais au contraire le fait de revenir pour ce qui diffère. C'est pourquoi l'éternel retour doit être pensé comme une synthèse » (Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, 1962).

La figure du surhomme. Cette synthèse du passé et du futur, du singulier et de la répétition trouve alors sa formulation éthique la plus décisive dans la volonté de puissance et sa formulation anthropologique la plus radicale dans la figure du surhomme. Sous cet angle, c'est la réponse au problème du nihilisme. L'éternel retour est une question de volonté qui renverse le nihilisme en amour de ce qui advient de toute éternité. Tel est le programme d'une philosophie expérimentale qui procède de l'acquiescement au monde dionysiaque, au monde tel qu'il est. Non pas le vouloir résigné de ce qui est selon la nécessité, opposé au vouloir illusoire d'un libre arbitre indéterminé ; mais le vouloir d'une volonté créatrice, qui retourne le destin contre la nécessité, et que Nietzsche appelle *amor fati*. Dans l'*amor fati*, « le temps et l'être se rejoignent pour devenir le futur qui fut déjà d'un être qui ne cesse de devenir » (Karl Löwith, *Nietzsche : philosophie de l'éternel retour du même*, 1994).

L'heure du retournement est l'heure du « grand Midi », quand l'ombre est la plus courte et que la pointe de l'instant contient en elle toute l'éternité. « Midi et éternité », tel est le titre de la pensée de l'éternel retour (*aiôn* et *chronos* confondus en un éclair) : « Homme ! Ta vie tout entière sera toujours de nouveau retournée comme le sablier et s'écoulera toujours de nouveau. [...] Cet anneau, sur lequel tu n'es qu'un grain de blé, rayonne toujours de nouveau. Et sur chaque anneau de l'existence humaine prise dans son sens absolu, vient l'heure durant laquelle à un seul, ensuite à beaucoup, puis à tous, se manifeste la plus puissante pensée, celle du retour éternel de toutes choses – c'est à chaque fois pour l'humanité l'heure de Midi. » (Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1881). La traduction concrète de cette rencontre du midi et de l'éternité, de la singularité et de la totalité, de la volonté puissante qui veut le destin et en fait sa création et du devenir se retrouve en deux formules : « Ne pas chercher à voir au loin une félicité, un *bienfait* et un *pardon* improbables, mais vivre de telle sorte que nous voulions vivre encore et vivre ainsi pour l'éternité ! – Notre tâche nous requiert à chaque instant. » Et encore : « Ma doctrine affirme : Ton devoir est de vivre de telle sorte qu'il te faille souhaiter vivre de nouveau. »

La formule stoïcienne disait : « Ce qui arrive, veuille-le comme si c'était le fruit de ta volonté. » La formule nietzschéenne dit : « Ce que tu veux, veuille-le de telle manière que tu en veuilles aussi l'éternel retour. » La volonté de puissance veut ce qu'elle veut comme si elle voulait que cela puisse être à nouveau voulu en toute occasion. Ainsi sélectionne-t-elle ce qui est digne d'advenir, elle fait du vouloir une création et de la volonté une joie. À l'heure de midi, l'éternel retour est joie pour celui qui ne s'accroche pas à l'illusoire souveraineté du moi. ●

SAVOIR +

- DELEUZE Gilles. *Différence et répétition* (1968). Paris : PUF, 1993.
- DELEUZE Gilles. *Nietzsche et la philosophie* (1962). Paris : PUF, 2005.
- ELIADE Mircea. *Le Mythe de l'éternel retour* (1949). Paris : Gallimard, 1989 (coll. Folio Essais).
- GOLDSCHMIDT Victor. *Le Système stoïcien et l'idée de temps*. Paris : Vrin, 1990.
- LÖWITH Karl. *Nietzsche : philosophie de l'éternel retour du même*. Paris : Calmann-Lévy, 1994.